

Un récit pour divertir... !

J'essayais de dormir...

D'oublier pendant une heure de temps ou peut-être moins que le corps ne pouvait souffrir davantage... de tromper l'ultime chanson... de me camoufler aux yeux de celui qui guettait mes moindres pas... mais la voix qui retentissait quelque part... exprima toute sa sagesse puis elle s'éteignit... la nuit est encore longue comme ces espoirs qui usent notre vie à force de vouloir les rattraper...

Et le matin n'est qu'un récit que j'ai lu – comme je regrette de l'avoir fait – dans un livre scolaire que je ne retrouve nulle part... !!

* * *

Où vais-je maintenant... ? !

La question est devenue absurde et triviale...

La gorge s'est asséchée à force de chanter, à force de pleurer...

Et l'incendie a consumé sa propre flamme...

Es-tu toujours un tison qui gît au milieu des cendres et qui atteste de la vérité... ?

Le vent sera-t-il clément envers mon sang auquel j'ai confié le secret du grand anéantissement... ? !!

* * *

O mère... aux temps des terribles mensonges...

Le cheval est épuisé...

Las de hennir...

Le désert geint :

— La soif.
Peut-être... est-ce le dernier gémissement de
l'assassiné ?

* * *

J'ai besoin d'une ville... !!
Cela me détendrait tant si elle ressemblait à Constan-
tine... !!
J'ai besoin d'une ruelle menant à un visage aux traits
quelconques... !!
J'ai besoin d'une main... sachant bien serrer et étrein-
dre...
Voilà plus d'une mort que je traverse d'un malheur vers
ce qui possède l'apparence d'une tombe... N'ai-je pas
droit à un empan quand la terre est parsemée de
trous... ? !!

* * *

Je voudrais
Dit l'âme
M'assoupir juste une nuit là-bas...
Et dans sa confusion elle montre la dernière étoile dans
un ciel lointain...
A l'anarchie je rends son ordre...
A la nuit je rends son obscurité intime...
Apparaît alors une lune derrière du papier épais :
Les poètes n'ont droit à la fête que le temps d'un seul
poème...
Je me contente de l'illusion... Je l'appelle la voie qui
mènera un jour vers moi...
Et en bas du texte je signerai...
Je signerai pour découvrir que je partirai la nuit sui-
vante vers un nouveau mirage...
L'existence se termine... la vie passe mais le mirage
persiste... !!!

* * *

- Dis... !
- Rendez-moi mon enfance... !
- Dis...
- Je regarde mes bien-aimés s'en aller les uns après les autres... !
- Dis...
- Je suis las... fatigué... !!

* * *

Qu'advierait-il si je ne désertais pas mon cœur pour me joindre à votre fête... ?

Je n'ai nullement l'envie de danser ou d'écouter de la musique...

Je n'ai envie de voir personne...

Qu'advierait-il si j'enlaçais une rame de papier...

Et je disais... que j'écirais pour ma solitude un récit que je brûlerais quand les cendres m'auraient consumé... ? !

Qu'advierait-il si je me cloîtrais dans un coin et que ma taille se rétrécissait ?

Afin que le silence de l'araignée devienne mon oreiller... peut être serait-ce mon nouveau choix... !!

Voilà depuis le premier espoir que je frappe à la porte d'une rue ornée du nom d'un martyr...

Ma désolation chante pour une femme qui n'a jamais goûté un jour à la poésie...

Voilà, depuis la première larme, je m'efforce de reprendre ce qui glisse entre mes doigts...

Monsieur le président, la mort d'un citoyen vous convient-elle... ? !

Voilà... !

Depuis mes tendres enfances je verse les larmes de six ans :

A quoi bon posséder maintenant ce qui au début nous
faisait perdre le sommeil... !!

J'aimais bien le raisin

J'ai empiété sur le mur d'une villa...

La première fois j'ai volé une grappe...

Et la deuxième fois

Une chambre d'enfant m'a volé – peut-être était-il de
mon âge –

Il y avait un lit... un petit lit... et il y avait un vélo
abandonné... et plein de jouets... !!

Un jour de fête... jadis...

J'ai porté un costume neuf et des chaussures reluisan-
tes...

C'était un cadeau d'un homme riche dont la voiture
m'avait heurté

Ce jour-là j'ai souhaité qu'une autre voiture me heurte
à l'aube d'un nouveau jour de fête...

Afin de porter un costume – peut-être plus beau que le
premier... !!

* * *

J'avoue qu'à chaque fois que je sors pour un autre ma-
tin je sors pour ma perte...

De la mer je me suis abreuvé... mais la barque étouffe
de mon âme...

Ma tête foisonne d'oiseaux mais mon corps n'est
qu'une petite cage étroite...

— Je suis las... épuisé

Mes espoirs sont incalculables...

Mes morts sont innombrables...

Je dirais à Constantine :

Quand est-ce que je me réveillerais sur un pont qui mè-
nerait de moi à moi... ?!

1996

Saber... !!!

Moi... Je ne me souviens guère que j'ai... un jour... porté un nom et un prénom...

Mon acte de naissance atteste que mon âge n'a pas dépassé la trentaine...

Mon corps affirme que j'ai dépassé l'histoire par une peine et par une chanson subjuguée...

Chaque matin... je me découvre au cœur d'un pétrin... J'essaye moi le démoli – de tout sourire – comme les gens heureux... Je n'ai point le droit d'envahir leurs temps avec une barbe mal rasée ou un pantalon mal repassé... Je n'ai point le droit de leur raconter les cauchemars qui surviennent au moment où cil rencontre cil dans un sommeil fuyant.

Tous les habitants du quartier se lassent de moi... mais je persiste à nourrir l'illusion de ce qui demeure de la présence de l'âme meurtrie.

— Mon frère, que Dieu te garde donne-moi juste de quoi boire un café... !

J'implore... !!!

Mes connaissances m'appellent Saber, mais mon désespoir ne se retourne même pas pour croire ma dernière larme...

Ma vérité est une colombe qui pleure depuis le début des lamentations...

Les gens du quartier dorment dans une chambre exiguë ou dans un appartement luxueux...

Et je porte – l'indifférent que je suis devenu – un spectre décharné, une faim d'une chaude bouchée...

Et des affres aussi grandes que le soleil au dernier étage... Je m'allonge sur l'image de ma mère, morte précocement et les traits de mon père que je n'ai jamais vus un jour... et puis je badine avec « le carton » et le vieux paillason :

— Saber le patient qui fait face aux affres de la vie... voudrait bien dormir... !!!

Je songe souvent à écrire mes mémoires... à dire par exemple... que depuis vingt ans, les déguisements m'aident à fuir la mort...

Au moment du grand départ le monde fait mal aux gens... Mais au moment de mon départ c'est toi qui me feras mal... disait ma mère... quand elle partit en voyage... Je sais qu'elle ne retournera jamais plus... !

C'est ainsi... !

Comme cela arrive souvent dans la vie... et dans les livres éternels... je me suis retrouvé en train de quitter un mur et un toit faute de pouvoir m'acquitter de leur loyer...

Toutes les gares me connaissent... à proximité de chaque banc gît une histoire... moi dont la solitude ne s'est jamais assoupie malgré son grand épuisement... je connais les vagabonds de la ville un à un... je connais les fous... les intellectuels... les minables... et les femmes de nuit...

Je connais tous les dealers des substances douteuses... !

Je connais toute la ville... mais la vie prétend qu'elle ne m'a jamais vu un jour... !!

Cela fait vingt ans que je déménage d'une bâtisse à une autre...

Sur leurs terrasses se trouve la biographie d'un oiseau solitaire... qui se posa sur l'épaule d'un soir... et sa solitude s'embrasa de chants...

A chaque fois que je dis :

— Peut-être... là...

La décision tombe :

— Nous ne faisons pas confiance aux étrangers... !

A chaque fois que je dis :

— Peut-être... là...

La nuit tombe violente et affirmative.

— Même les chats errants et les chiens affamés ont besoin de compagnie...

« Saber – Turbo »

Est récemment devenu mon nom...

Peut-être est-ce parce que j'excelle dans la confection des cigarettes magiques.

A chaque fois que je me retire avec mes désolations dans un coin... j'enterre les villes de mes enfances subtilisées dans un joint de drogue...

Et la terrasse – de l'immeuble – devient une chambre intime dans laquelle j'accroche une photo agrandie de ma mère... et tous les certificats qui prouvent ma mort à chaque fois :

— Quelle vie de chien !...

Ma peur bat en retraite... Je ne pense pas à quelque chose qui s'appelle hier... ou à un miracle qui s'appelle :

Demain... !

Et je dors... !

Et le matin... Je me réveille avec une tête lourde... et d'innombrables mégots...

Les illusions dans lesquelles j'ai vécu disent... :

— Pauvre homme, tu as tant et tant souffert... !

Le soleil se lève et se couche toujours...

Les saisons se succèdent et s'alternent toujours...

Mais ma tristesse grandit toujours et de jour en jour...

Comme je déteste l'Aïd... avec ses matins cruels quand les enfants sortent... dans des vêtements neufs, jouent avec des ballons colorés, et ma solitude se penche pour voir la joie :

— Pourquoi tant d'animosité... ? !

Je déteste l'hiver... et ses soirées ennuyeuses... quand les gens vont à la recherche... de la chaleur... d'une veillée... et d'un dîner chaud...

Et mon froid s'en va rejoindre son froid :
— C'est quoi la glace... ? !

Je déteste le Ramadhan... Le jeûne s'appuie... sur une chorba... sur une odeur... suave... sur une galette faite avec de la levure... et la salive retourne à ses amertumes initiales :

— O, Allah, pour vous j'ai jeûné... et avec mon creux... et ma misère j'ai rompu le jeûne... !!

Je n'ai aucune envie de dormir cette nuit...

Une grande envie me pousse à courir dans les rues de la ville...

Je ne supporte plus les portes qui se ferment la nuit...

Ni le son des cuillères et des plats qui se cognent... !

Je ne supporte plus une mère qui appelle son enfant... et celui-ci répond avec joie :

— Me voilà... !!

Je ne peux plus croire une cigarette froissée ou un verre brisé...

Je vais crier à l'instant et ma douleur devancera son écho...

Je n'ai pas droit à la vie...

Saber est las...

Saber est exténué...

Saber le patient ne ressemble guère à son nom... !!!

1998